

KOLKA

BENGT OHLSSON

KOLKA

roman

Traduit du suédois par

ANNE KARILA

PHÉBUS

Titre original :
Kolka

© Bengt Ohlsson, 2010

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2012

I.S.B.N. : 978-2-7529-0608-3

À partir de maintenant, ce sera l'anglais. C'est ça ma nouvelle vie. Mon nouveau pays.

Ça va aller. On me fait sans arrêt des compliments sur mon anglais. Vocabulaire et orthographe. « Impressionnant », a écrit un mec dans un tchat. « Stupéfiant ». Et les profs parlent toujours de mon oreille pour les langues.

Il n'y aura pas de problème. Je ne trouverai peut-être pas toujours le mot juste, c'est sûr. Mais je pourrai en utiliser un autre.

Je crois qu'abandonner son ancienne langue, c'est comme arriver dans une ville inconnue sans plan ni guide touristique. On va peut-être se perdre. Mais on tombe aussi dans des coins qu'on n'aurait jamais trouvés si on avait eu l'idée d'emporter un plan. Des endroits qu'on ne peut découvrir qu'en s'égarant un peu. Ou en s'égarant complètement.

Et puis on rencontre pas mal de gens nouveaux. Il faut les aborder, demander son chemin. Un bon moyen de se mettre à parler avec des étrangers.

Donc, voilà, c'est le grand jour. Le mariage. Tout ça. Le fameux gazon. Et là-bas, la maison. Enfin, le château.

Un vrai conte de fées. Ciel bleu sombre et, en haut, quelques étoiles. J'aurais envie de dire qu'elles « scintillent », c'est tellement joli, mais elles scintillent que dalle. Elles sont seulement accrochées là-haut comme des yeux morts.

Je suis assise au premier rang. Il y a des tas de gens derrière moi. Tous ces yeux et toutes ces voix. Ça me fait presque froid dans le dos. À ma gauche sur une longue rangée, la famille de Katrina, ses parents, deux, trois sœurs et trois frères peut-être, mais comment ils ont fait, ses parents, pour baiser autant ?

Je veux dire, ils ont un gosse, les cris, les couches, et c'est reparti pour un tour. Deuxième gosse, les cris, les couches, et ils remettent ça encore une fois, et puis une autre, ils ne s'en lassent pas. Apparemment, ça a été leur grand hobby. J'imagine qu'ils avaient un tas de domestiques empressés autour d'eux, dès que le gosse se salissait un peu et devenait pénible. Ça leur a permis de prendre soin d'eux-mêmes et de bien dormir, ils en avaient les moyens. Mais quand même. Il doit bien y avoir pas mal de couples aussi friqués qui n'ont plus envie de baiser. En tout cas pas ensemble.

Enfin, je ne sais pas.

À ma droite sur une autre longue rangée, encore de la famille, des cousins et cousins issus de germains. Tous mariés, et avec des enfants. À côté de moi j'ai Sarah, la fille de Katrina. Ils nous ont placées tout devant, au milieu. Ils veulent que nous nous sentions importantes. Pas aussi importantes que papa et Katrina, mais presque.

Je n'ai pas envie d'être au premier rang. J'ai l'impression que tout le monde me regarde. Je viens de me gratter

l'épaule machinalement, mais après je me suis demandé combien de fois je m'étais grattée, et si quelqu'un derrière moi s'en était aperçu et avait compté le nombre de fois, ils ont peut-être pensé que j'étais sale ou que j'avais rapporté des maladies de ce pays là-bas, comment ça s'appelait déjà?

Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. Plus maintenant. Maintenant, c'est l'anglais.

Si je leur disais que je veux aller m'asseoir plus loin derrière, ils me laisseraient y aller. Mais oui, bien sûr. Je les entends déjà. Je ne sais pas qui parle, mais j'entends clairement sa voix.

Naturellement! dit la voix. Tu peux aller t'asseoir où tu veux. Encore plus loin derrière. Dans l'herbe si tu veux. Il fait froid, on va t'apporter un plaid. Un mariage, c'est parfois un peu long, tu sais. Moi je veux m'asseoir par terre! Bien entendu, tu peux. Je veux m'asseoir dans les arbres. Mais bien sûr, tu peux! Quelle bonne idée! Tu auras un point de vue formidable. Et puis ça doit être amusant. Dommage que nous ne puissions pas grimper là-haut, nous aussi.

Je suis coincée entre la famille proche de Katrina et ses cousins éloignés. Je ne sais pas ce que c'est qu'un cousin issu de germains. Même pas dans ma propre langue. Et tous ces gens derrière. Peut-être qu'ils aiment tous autant baiser que les parents de Katrina, ici. C'est sans doute pour cela qu'il y a tant de monde. Frères, sœurs, cousins. Ils n'arrêtent pas de forniquer.

Katrina doit être le mouton noir de la famille, vu qu'elle n'a pas beaucoup baisé, elle. Une fille seulement. Ensuite, divorce. Et après, elle est partie à l'étranger pour en trouver un autre avec qui baiser. Je me demande s'ils la plaignent ou s'ils sont jaloux.

Pourquoi n'y a-t-il aucun copain de papa? Enfin,

quand je repense à eux je comprends. Ils sauraient se tenir, bien sûr. Martins, Stiba et les autres. Mais s'ils étaient là, ce serait du sérieux. Ce serait comme s'ils nous livraient à ce nouveau pays. Et nous faisaient leurs adieux, en quelque sorte.

Mais je suis la seule à être là. Au milieu de la famille de Katrina. Alors je me demande si papa n'est pas en train de manigancer quelque chose. Tout cela n'est peut-être pas aussi sérieux pour lui. Ça ressemble plutôt à un conte.

C'est lui, là-bas. Maintenant il se tourne de côté et sourit. Il a les joues qui tombent. Et le prêtre qui continue à jacasser. Ce n'est pas un prêtre d'ailleurs. Ce serait trop banal. Trop comme tout le monde. Ces gens-là ont leur univers à eux. Leurs propres lois. C'est plutôt le doyen du village, le guérisseur, le vieux qui a les dents abîmées et du poil dans les oreilles, le vieux qui s'emmêle les pinceaux dans les paroles, les papiers et les alliances, mais personne n'y prête attention, ils savent bien que c'est quelqu'un de très important. J'allais dire que moi, je ne le trouve pas du tout important. Mais après tout, si j'étais à un arrêt de bus et que je me mettais à parler avec lui, il m'inspirerait sans doute du respect, je ne sais pas pourquoi.

Il continue à causer, et le micro accroché à son oreille glisse, alors on n'entend pas ce qu'il raconte. Les gens lui crient de remonter le micro, et lui reste là à les regarder, bouche ouverte, puis il dit quelque chose qui les fait rire. Quelqu'un se faufile jusqu'à lui et redresse le micro, qui retombe presque aussitôt. Alors une autre personne se place à côté de lui et maintient le micro devant sa bouche, il dit de nouveau quelque chose qui fait rire tout le monde, même Sarah, moi je n'ai pas bien suivi, mais je ne veux pas demander à Sarah, c'est la seule à qui je

pourrais demander, puisque je ne connais personne, mais même si je connaissais quelqu'un, je ne sais pas si je demanderais, ils disent tous que je suis trop timide.

Donc je rigole avec les autres et en jetant un œil autour de moi, je croise un regard à ma gauche, quelqu'un se penche pour me dire quelque chose, je dois me pencher aussi et faire semblant de comprendre, mais je ne peux ni acquiescer ni secouer la tête, puisque dans les deux cas ça pourrait être une erreur, alors je lève les yeux au ciel à la place.

Le ciel s'est obscurci, mais papa et Katrina baignent dans une lumière blanche. Deux puissants projecteurs leur donnent une allure de stars un jour de première, de la fumée sort de leurs bouches quand ils respirent et on voit la poussière et les petits insectes tourbillonner dans la lumière. Je croyais que les insectes étaient morts, maintenant qu'on est en automne, c'est peut-être la chaleur des projecteurs qui les a décongelés. Je pense à la terre qui se réchauffe, cela pourrait bien se passer de cette manière, des insectes qui dégèlent et se mettent à voler partout, des insectes que personne n'a peut-être jamais vus, ils ne sont plus éliminés par le froid et ne font que se multiplier. Cela formera peut-être un nuage autour de nos têtes et on s'y habituera. On mettra des chapeaux, on se couvrira le visage d'un voile de tulle, et quand on regardera de vieilles photos de gens qui se promènent sans chapeau ni voile, cela nous paraîtra aussi bizarre que de se promener tout nu, on en frémira rien que d'y penser.

– Ils n'ont pas l'air d'avoir le trac.

C'est Sarah. Elle a une toute petite voix. Qui fait presque mal aux oreilles.

Je souris et fais signe que oui. Puis je me rends compte que c'est une erreur, j'aurais plutôt dû secouer la tête.

Maintenant le vieux pose une question. Papa a les yeux fixés sur Katrina. Il a les joues qui tombent, et cette coupe de cheveux – ridicule. La coupe censée lui donner l'air de tout juste sortir du lit. La honte. Voilà ce que tout le monde doit penser. Et ce sourire plein d'assurance, ça me démange d'aller lui coller un coup dans les côtes, comme quand j'étais petite, et de lui dire : «Allez, arrête!» On se regarderait et on rigolerait.

De la fumée sort de sa bouche quand il dit oui. Puis Katrina dit la même chose.

Elle aussi, elle devrait s'occuper de sa coiffure. Elle a les cheveux tout ébouriffés, on dirait qu'elle sort d'une maison de fous. Qu'on lui a fait des électrochocs. Cette coiffure, ça la vieillit. Déjà qu'elle est vieille. Je sais à quoi elle s'imagine ressembler, coiffée comme ça. Je le sais parfaitement. Elle s'imagine être un esprit libre. Et papa, c'est pareil.

C'est n'importe quoi. Il n'y a pas d'esprits libres. En tout cas, moi je n'y crois pas. Mais ils veulent tous s'en donner l'air. Plus on est esclave, plus il est important de paraître libre. C'est la grande consolation. Il faut que les gens vous regardent et se disent : Oh! Un esprit libre. S'ils sont assez nombreux à se dire cela, on peut peut-être commencer à *se sentir* libre. Mais sans doute pas espérer plus.

Je ne crois pas qu'on devienne un esprit libre avant de mourir. Et encore. Tiens, et si c'était comme prétendent les bouddhistes? Ou je ne sais pas qui. Que lorsqu'on meurt, c'est comme quand on s'endort, et après on se réveille transformé en une autre créature, un mulot par exemple. Espérons seulement qu'on a le temps de s'adapter un peu à cette nouvelle existence et qu'aucun oiseau de proie ne vient vous planter ses griffes dans la chair dès le premier jour. Je me demande si on fait

partie de ce processus dès le début. Si on est engendré par cette femelle mulot. Arrête. Si on tête ses lolos. Mais arrête, enfin.

Est-ce qu'on se souvient de qui on était dans sa vie précédente? Personnellement, j'aimerais mieux pas.

Non, on ne s'en souvient pas. Ce serait de la triche. Du style : coucou me voilà, à l'instant, j'étais une nana assise sur une pelouse en Angleterre, je regardais mon père avec sa coupe de cheveux de mec libre et son anneau de mec libre dans l'oreille dire oui à cette femme de la haute coiffée comme une folle, lui dire qu'il l'aimerait pour le meilleur et pour le pire – et maintenant je suis un mulot... mouais, visiblement, la Suprême Énergie, là-haut, ne trouve pas que je me sois particulièrement bien comportée en tant qu'être humain. Du coup, j'essaierais d'avoir une conduite exemplaire en tant que mulot, pour pouvoir grimper les échelons et devenir lapin ou cheval la fois suivante.

Ce ne serait pas honnête de ma part. Me tenir correctement et être gentille pour avancer d'une place. On ne devrait être gentil que parce qu'on a vraiment envie de l'être.

Le truc du bouddhisme, là, ce n'est peut-être pas si bête. C'est peut-être même le système idéal. Je me réveille en mulot sans aucun souvenir d'avoir été autre chose.

D'un autre côté, pourquoi est-ce qu'un lapin serait plus haut placé qu'un mulot? Si on est gentil, on peut aussi bien se réincarner en arbre. Moi, je veux bien. À condition qu'ils ne me découpent pas pour construire un truc hideux. Comme les palissades autour des chantiers, qui sont là seulement le temps qu'ils construisent leur hôtel ou leur banque. Ensuite on les démolit. Enfin si ça se trouve, à ce moment-là, j'aurais déjà ressuscité en autre chose.

Mais au fait, est-ce qu'il y a plus élevé qu'un arbre ? Et comment un arbre peut-il se comporter assez mal pour être réincarné en – tiens, en celle-là, là-bas, avec sa coiffure de folle ?

On dirait que c'est fini, maintenant. Les gens se lèvent et s'embrassent. Sarah m'embrasse, elle m'arrive à l'épaule, je suis grande pour mon âge. Maigre et pâle. « Pas belle à prendre dans les bras », comme a dit un gars un jour. Difficile à traduire. Ce n'est pas de ma faute.

Moi je reste plantée là. Sarah m'embrasse et tend la joue, apparemment je dois lui faire une bise. Comme si on était des diplomates. C'est peut-être l'usage, ici.

Partout des bouches d'où sort de la fumée. Nez rouges et gloussements de rire. Voilà papa et Katrina.

– Bonjour, mignonne, lance-t-elle.

Je regarde ailleurs. Je lui dis qu'elle a une belle robe. Elle raconte une histoire sur la robe, sur le tissu. Elle veut que je le touche, alors je le frotte entre mes doigts, ils sont sales et moites, il va rester un œil noir sur l'étoffe.

Papa me regarde et dit quelque chose dans une langue que je ne comprends plus. Je le dévisage comme s'il avait une case en moins. Un idiot du village venu d'un pays oublié de Dieu. Un idiot du village bouffi d'orgueil d'avoir gagné le gros lot. Dans une prochaine vie, il renaîtra en hamster. Il a un pantalon bleu ciel à carreaux, avec une espèce de motif noir, un pantalon censé donner l'impression qu'il est porté par un esprit libre.

Les gens veulent prendre des photos. Papa et Katrina nous font poser devant eux. Je sens leurs mains sur mes épaules. Une femme aux cheveux noirs, vêtue d'une robe rouge, se déplace telle une pro à la recherche de l'angle idéal, et quand elle nous regarde, je vois quelque

chose dans ses yeux. L'ombre d'une inquiétude. Comme si elle avait découvert un truc qui ne colle pas tout à fait. Quelque chose qui l'effraie.

Tout le monde boit du champagne. Quelqu'un me tend une coupe à moitié pleine et demande à papa si j'ai le droit d'en boire, une voix éraillée dit que oui, j'y ai droit, et ça les fait tous rire. Ils sont debout autour d'une table, des petits fours sont disposés sur de grands plateaux d'argent. Je ne sais pas d'où la table est sortie. Quelqu'un a dû appuyer sur un bouton, et des trappes secrètes se sont ouvertes dans la pelouse.

Les petits fours sont verts et rouges, ils brillent. Sarah me prend par la main et me parle de sa famille. Parfois elle se penche tout près et chuchote, j'ai l'impression qu'elle plonge une grande langue à l'intérieur de mon oreille, et je suis obligée d'approuver de la tête et de sourire en regardant dans la direction qu'elle désigne. Le cousin untel et machin, et celui qui a apporté une arme à l'école, et un autre qui s'est fait pincer avec de la cocaïne. Non, ne regarde pas !

Je mange quelques petits fours et, de temps en temps, je fais semblant d'aller chercher une boisson ou une serviette, chaque fois dans l'espoir que Sarah ira parler avec quelqu'un d'autre et que j'aurai la paix. Mais elle a des yeux de lynx, elle me repère toujours et me fait signe. Au bout d'un moment, je me dis que quelqu'un l'a peut-être chargée de garder un œil sur moi et de ne pas me quitter d'une semelle.

Donc on est là, Sarah et moi. Tous les regards sont braqués sur nous. Puis elle glisse son bras sous le mien. Je ne serais pas surprise qu'elle m'invite à danser. Tout le monde va nous regarder, rigoler et nous dire des trucs, Sarah répondra, et moi je serai obligée de rire et

de secouer la tête, et à chaque fois ce sera à côté de la plaque.

Tout à coup j'ai l'idée du siècle, le mot qui va me sauver : les toilettes. Elle peut difficilement y aller avec moi.

Mais Dieu m'est témoin qu'elle aura essayé. Elle m'escorte jusque dans le vestibule et m'indique une porte. Elle dit quelque chose d'amusant, je ris en approuvant de la tête et, à nouveau, c'est raté. Elle attend, vérifie que je vais au bon endroit et fait signe de la main.

Les toilettes sont étincelantes de propreté, il y a des essuie-mains rouges tout propres. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie d'y plonger mon visage, alors je le fais. Personne ne les a encore utilisés. Dans quelques heures ils seront humides. Je frotte doucement mon visage sur la serviette. J'ai l'impression de plonger la tête dans un nuage. J'ai envie de m'y enfoncer davantage. De disparaître dans le nuage.

Ensuite je m'assois sur la lunette des cabinets et je regarde autour de moi. J'essaie de faire pipi, mais je n'arrive pas à me concentrer. J'entends des voix au-dehors qui semblent se rapprocher. J'entrouvre la fenêtre et jette un œil à l'extérieur. Ils se dirigent vers la maison, leurs verres à la main. Les chemises et les robes brillent dans l'obscurité. Ils avancent telle une coulée de lave.

Évidemment, il fallait que ce soit elle. Prenons ses sœurs, par exemple. Elles seraient passées à côté de lui sans le voir. Mais Katrina, non. Elle n'est pas comme les autres. Elle est un peu fêlée. Ça ne se voit pas seulement à ses cheveux. Même si c'est un signe incontestable. Une lampe clignotante qui vous avertit. Ses cheveux de nana libre.

Je l'ai tout de suite remarquée. Dès le premier instant. Elle était au bar, avachie sur le comptoir, l'air pas très nette. Il était tard dans la soirée. Papa allait fermer. J'étais restée longtemps dehors. Dans ces cas-là, d'habitude, il m'envoyait un texto, et si je ne répondais pas, il appelait. Mais ce soir-là, il n'avait ni envoyé de message ni téléphoné.

Ses cheveux faisaient comme une touffe de paille sur le comptoir. De la vieille paille jaune. Qui a commencé à moisir. Quand je suis entrée, elle s'est redressée.

Papa a fait les présentations. Il m'a demandé si je voulais boire quelque chose. Dans notre langue. J'ai secoué la tête. La main de Katrina était froide et osseuse. J'ai été prise d'une envie de la serrer jusqu'à la faire craquer.

Fêlée. Les gouttes de pluie sur sa veste noire qui pendouillait, le bazar dans son sac à main, quand elle m'a proposé un chewing-gum. Un geste qui m'a paru curieux. Un chewing-gum à la menthe. Comme si elle savait des choses sur moi. Comme si je sentais la fumée – ce qui n'était pas le cas – et qu'elle voulait m'aider à le dissimuler.

Puis elle s'est mise à parler. Elle sortait d'un colloque ennuyeux. Elle était allée faire un tour. Il avait commencé à pleuvoir et elle s'était réfugiée sous un abri de bus. Pour s'occuper, elle avait regardé les horaires. En lisant les noms des arrêts, elle en avait trouvé un si joli qu'elle l'avait lu et relu plusieurs fois. Le bus était arrivé et elle était montée. Sans ticket.

– Mais maintenant tu en as un! a dit papa en lui effleurant la main.

C'était d'un ridicule. Je ne l'avais jamais vu faire ça. S'avancer vers quelqu'un et lui toucher la main. Comme un mauvais acteur qui essaie de se donner des airs de

pédé. « Exactement, a-t-elle dit, maintenant j'en ai un. » Elle a sorti un ticket de bus qu'elle a agité un peu pour la forme.

Elle avait trouvé une place libre. Elle avait eu peur de se faire pincer par des contrôleurs. La grande distance entre les arrêts l'angoissait. Mais son cœur tambourinait, elle était super contente de s'être taillée du colloque.

Avant l'arrêt avec le joli nom, elle avait vu la rue et l'enseigne du bar, et avait eu très envie d'aller y boire un verre.

– Comme si j'avais senti qu'il allait se passer quelque chose d'important.

« Important ». Il aurait fallu l'entendre dire ce mot. Sa manière de lui donner du poids. Son geste théâtral avec les mains.

Papa l'a regardée avec un sourire idiot. Ne sachant pas s'il devait prendre un air léger ou sérieux. Oscillant entre les deux. Il a balayé la salle du regard et fait signe à quelqu'un qui s'apprêtait à partir.

Les sœurs de Katrina ne seraient jamais montées dans le bus. Elles ne se seraient jamais étalées sur le comptoir du bar. Jamais confiées à quelqu'un comme mon père, un type avec une barbe de quatre jours et un anneau dans l'oreille, et qui passe du Red House Painters.

Je n'ai pas dit grand-chose. Presque rien. Katrina a baissé les yeux, comme si elle voulait laisser tomber le sujet et en essayer un autre.

Elle a dit qu'elle adorait ce bar et que, s'il y avait un endroit de ce genre chez elle en Angleterre, elle y passerait son temps à boire du thé, à regarder les gens, et c'était tellement joli, les livres sur les étagères aux murs. Elle en a tiré quelques-uns, a regardé les couvertures et essayé de déchiffrer le sens des titres. Elles étaient tellement belles, ces couvertures, a-t-elle poursuivi, et elle

avait une sœur qui créait des jaquettes, et elle avait envie d'emporter un tas de livres pour les montrer chez elle, parce que beaucoup de ces vieilles couvertures étaient tendance, tout revenait à la mode. Et puis elle adorait notre langue.

J'ai fait oui de la tête et j'ai souri, les bouquins, papa les rapportait par brouettes entières de chez un copain qui tient une boutique de livres d'occasion, et dans sa cour, derrière, il y en a des piles dont il n'a même pas réussi à se débarrasser gratuitement, il a raconté que les livres appartenaient à des vieux de la campagne qui sont morts, et leurs veuves ont été obligées de vendre absolument tout ce qu'il y avait dans la maison, parfois ils ont des livres d'assez grande valeur, mais la plupart ne valent pas grand-chose, certains même pas un clou, c'est ceux-là que papa rapporte par brouettes et pose sur les étagères dans le bar. Des manuels d'utilisation, des horaires, des statistiques et des trucs de ce genre. Voilà les livres qui avaient tant plu à Katrina.

Un type pareil, n'importe qui passerait à côté de lui sans le voir. Surtout les sœurs de Katrina. Mais Katrina, non. Y a quelque chose de déglingué chez elle.

Les filles comme elle ne tiennent pas longtemps en général. Dommage. Mais c'est comme ça.

Nous parlons de ma scolarité. Nous sommes assis dans la cuisine. Katrina me montre quelques brochures et des pages d'accueil qu'elle a imprimées. Elle s'excuse de la mauvaise qualité de l'impression. Elle a complètement oublié de racheter de l'encre pour l'imprimante. Elle ne se souvient jamais du nom de la machine et se retrouve toujours comme une idiote dans le magasin d'informatique.

À ce moment-là, quelque chose se passe, avec les

mots, les mots « idiotie » et « informatique ». Au fond de ma tête, deux pièces de puzzle s'assemblent.

Papa est assis à côté d'elle devant une tasse de café. Sa tasse préférée, celle avec le logo de l'équipe de foot. En levant sa tasse, il croise mon regard et sourit, je détourne les yeux. Il demande à Katrina si elle veut du café, elle dit « oui, chéri, très volontiers ». Puis elle ramène ses cheveux derrière son oreille et me montre les brochures. Je fais mine d'écouter attentivement, et de temps en temps, je pose une question rapide, du bout des lèvres. J'ai l'air d'autant plus intéressée.

Du coin de l'œil, je vois papa qui cherche partout de quoi faire du café. Il ouvre des tiroirs et des placards, regarde à l'intérieur, les referme. Tout cela le plus discrètement possible, Katrina ne doit surtout pas s'apercevoir qu'il a tant de mal à trouver le café. Dès le début, j'ai vu la boîte. Sur une étagère près de la fenêtre. Il n'a pas compris que le café, ça se range à un endroit facilement accessible. Qu'il devrait commencer par chercher dans ces endroits-là. C'est d'un niveau trop avancé pour lui. Ça dépasse son raisonnement. Il s'obstine plutôt à ouvrir des tiroirs au ras du sol, remplis d'ustensiles de cuisine bizarres, des trucs dont je ne connais même pas les noms.

Donc voilà, ça, c'est mon père avec sa chemise de mec libre, qui essaie de faire du café pour sa femme. Quel homme. Quelle bonne affaire. Mon père qui cherche partout le café dans tous les coins, mais qui ne veut rien demander à sa femme.

Elle veut savoir dans quelle école j'aimerais aller. Elle dit qu'il n'y a pas urgence, que je peux faire un essai et changer si cela ne me plaît pas.

– Elles ont l'air chères, dis-je.

Elle se lance dans une explication sur les bourses

et les aides de l'État, présente les choses comme si c'était quelqu'un d'autre qui allait payer. Une bonne formation, ça coûte cher, mais il faut considérer cela comme un investissement.

Signe de tête approbateur de papa. Il est devant l'évier. Il a trouvé le café. Il ressent probablement une certaine satisfaction, celle d'avoir accompli quelque chose.

Je commencerai l'école quand je me sentirai prête, explique Katrina. Quelqu'un pourra me donner des cours à la maison, si je le souhaite. L'avantage dans ce cas, c'est que le professeur est plus à même de voir où j'en suis et de s'adapter à mon niveau.

Mes hochements de tête se font sans doute plus lents. Katrina se tait, elle prend le café que papa a réussi à préparer et lui effleure la main en disant « merci, chéri », puis elle sirote son café, me regarde et s'excuse de trop précipiter les choses, comme d'habitude. Tout cela doit me sembler bien nouveau et bizarre, je peux y réfléchir tranquillement, en parler avec Jaan et prendre une décision avec lui.

L'entendre dire « Jaan » me fait frémir. Elle ouvre grande la bouche, comme si elle devait avaler un concombre. Je fais oui de la tête.

Je vais sur le Net. J'y reste assez longtemps. Ma première intention est de me connecter sur mes sites habituels. Mais je n'y parviens pas.

Je pense à ce que papa a raconté sur moi à Katrina et à Sarah, à propos d'Internet. Que je ne peux pas vivre sans. Et que c'est extrêmement important pour moi, maintenant que j'ai quitté mon pays et que je me retrouve dans un tout nouvel environnement. C'est une manière de garder le contact avec mes copains.

Mais impossible de me connecter aux sites habituels.

C'est à cause de la langue. J'ai pris cette décision, et sa portée est plus grande que je l'imaginais.

Je vais sur d'autres sites, j'ouvre de nouveaux comptes. Après, je ne sais pas quoi faire. Alors je descends avec la brochure voir Katrina et lui dis celle-là a l'air bien.

Elle jette un œil sur la brochure, c'est parfait, répond-elle en souriant, elle a des amis dont les enfants sont dans cette école. Est-ce que j'en ai parlé à Jaan? Je dis que c'est bon, que je n'ai pas besoin d'en discuter avec lui.

Katrina hoche la tête. Puis elle parle de l'école en question. De toutes les traditions tordues qu'ils ont.

Elle demande ce qui m'a poussée à choisir celle-là. Je hausse les épaules et rougis.

Je suis allée sur les sites de différentes écoles pour voir un peu combien ça coûtait. D'abord, j'ai opté pour la moins chère. J'ai consulté la brochure, mais quelque chose ne me plaisait pas sur les photos, un type en uniforme vert qui lit un bouquin, une cheminée à l'arrière-plan, et la coupe démodée du mec, du style série télé des années quatre-vingt.

Ensuite j'ai regardé la brochure de l'école la plus chère, il y avait des photos de chevaux, de châteaux et de bateaux, alors j'ai secoué la tête en pensant à la honte que je me taperais dans un endroit pareil.

Puis je me suis rendu compte que c'est plutôt Katrina qui aurait honte de moi. Et papa. Il pourrait difficilement sortir ses chemises de mec libre et se déhancher sur sa musique de mec libre, en ayant pour fille une gamine à problèmes aussi monstrueuse.

J'ai donc choisi l'école la plus chère.

Ça, je ne peux pas le lui raconter. Mais d'un autre côté, je n'ai pas non plus envie de mentir. J'ai parfois du

mal à m'en sortir. Alors je me contente de hausser les épaules.

Katrina dit que c'est un bon choix, je m'y sentirai super bien.

Je la regarde dans les yeux et approuve de la tête. On dirait qu'elle vient de me faire une promesse solennelle. J'imagine combien elle va être malheureuse si je ne me plais pas dans cette belle école qui coûte cher. Ce serait comme si elle m'avait menti. Et l'on ne ment pas à un enfant. Surtout pas à une pauvre enfant démunie qui est loin, si loin de chez elle.

Je me perds tout le temps dans la maison. Il n'y a aucun bruit et ils ne ferment jamais la porte d'entrée à clé. Sarah m'a dit qu'il y a une clôture autour de la propriété, et elle a laissé son regard s'attarder sur moi, croyant que je ne remarquais rien. Elle pensait peut-être au pays d'où je viens. Un pays où une telle « propriété » serait pillée et réduite en cendres en un rien de temps, et des gens comme nous mangés tout crus.

Il fait agréablement chaud partout. Même sur le parquet. Katrina explique que la maison consomme peu d'énergie et que la chaleur vient de la terre, ils ont foré un grand trou dans le sol. S'il fait si chaud là-dessous, il devrait y faire clair aussi. Je serais curieuse de voir à quoi cela ressemble.

C'est dimanche. Après le petit déjeuner, Sarah m'attend. Elle pointe la tête à l'angle de la porte, puis recule. Au bout d'un petit moment, elle réapparaît.

Elle me demande si j'ai envie d'aller me promener.

– Pour aller où ?

– Peu importe, dit-elle, c'est à toi de décider, on peut faire le tour de la propriété, ou une plus grande balade jusqu'en ville.

Katrina nous entend discuter, elle dit à Sarah d'y aller doucement, j'affirme qu'il n'y a pas de problème et j'entre dans ma chambre, mais Katrina frappe à la porte et vient s'asseoir sur mon lit, elle me conseille d'envoyer Sarah se faire voir, si je veux avoir la paix, et inutile de lui expliquer pourquoi j'ai envie d'être tranquille, c'est parfois la seule chose que l'on souhaite, puis elle se tait et regarde ses mains.

Il lui arrive de ne plus supporter personne, reprend-elle, même pas Sarah, ni le chien, je ne me souviens plus de son nom, mais c'était un truc rigolo, et quand elle se sent comme ça, elle va de l'autre côté de la butte, traverse le ruisseau et longe ensuite l'autre rive, à travers les buissons et les fourrés.

Elle dit que je devrais essayer, c'est comme une séance de gym, il faut lutter pour se frayer un chemin à travers les buissons et arracher toutes les petites branches qui s'accrochent. On transpire, les vêtements se déchirent et on se fait des égratignures sur les bras et sur les jambes. Et quand on rentre, on est content d'être à la maison indemne, tout simplement.

Et là il se passe à nouveau quelque chose, quand elle dit «indemne». Quelque part au fond de ma tête. L'image d'une peau qui n'est pas intacte mais en lambeaux.

J'écoute et je hoche la tête. Je répète qu'il n'y a pas de problème.

Elle précise que Sarah a attendu mon arrivée avec impatience. Les enfants de son âge, ça peut être barbant, ils n'y peuvent rien, mais il faut savoir les envoyer paître. Ça leur fait du bien de temps en temps. Sinon ils se transforment en petits monstres, qui grandissent et deviennent de grands monstres.

– Tu étais sûrement un petit monstre, lance-t-elle en souriant.

Silence dans la pièce.

– Un petit monstre charmant.

On dirait qu'elle a peur. Je lui dis que ce n'est pas grave. Je ne veux pas qu'elle croie que je l'ai mal pris. Elle ne pensait pas à mal. Elle ne pense jamais à mal. Je ne sais pas pourquoi il y a eu un tel silence. J'ai été un peu surprise qu'elle entre ainsi dans mon enfance. Parce que c'est ce qu'elle a fait. Et quand elle a entendu le silence qui s'est ensuivi, elle a fait machine arrière.

Je lui dis que j'aime bien Sarah, qu'elle est comme une copine. Ça la touche un peu, naturellement. Elle hoche la tête et pose sa main sur la mienne. Puis elle s'en va.

Dehors, il y a du soleil. Mes cartons sont dans un coin, il faudrait que je les déballe. Papa m'a demandé cent fois où je voulais qu'on place les étagères et si je voulais un nouveau papier peint. Je regarde les cartons, je n'arrive pas à me souvenir d'une seule des affaires qu'ils contiennent.

Je reste assise sur le lit à fixer les cartons, m'interdisant de me lever avant de m'être rappelé au moins un truc.

Cela se transforme en une espèce de compétition. Je suis deux personnes, une qui veut se souvenir et une qui ne veut pas. Elles mènent une lutte acharnée, chacune tire de son côté sur une corde. Je ne sais pas laquelle je dois encourager par mes acclamations, et tant que je ne parviens pas à me décider, je suis la corde sur laquelle elles tirent. C'est la punition, en quelque sorte. Mais je n'abandonnerai pas.

Je ne me souviens de rien. Je suis peut-être dans une espèce d'état de choc. Mais je ne vois pas pourquoi. Peut-être parce que tout est nouveau pour moi.

Puis je me dis tu pourrais très bien arranger ça. Ouvre un des cartons et regarde ce qu'il y a dedans. Alors tu te rappelleras. Tout reviendra.

Mais je reste assise sur le lit. Je ne veux peut-être pas me souvenir.

N'importe quoi, je me souviens parfaitement, je me souviens de tout. De notre appartement et de la cage d'escalier, de l'odeur et des voisins. De la cuisine et de la radio, des arbres dans la cour et des ombres sur la table de la cuisine. Et de la cage à oiseau vide, sur le balcon d'en face. Je me souviens de tout.

On frappe à la porte. C'est Sarah. Elle demande si je veux toujours aller me promener et je réponds oui, absolument. Alors nous sortons. Le chien nous accompagne, il s'appelle Platon. Je sais que c'est un philosophe.

Dehors, l'air est épais. Nous sommes silencieuses un long moment. De temps en temps, Sarah appelle le chien. Elle lui dit quelques mots, comme si elle voulait le calmer. Je regarde les couilles du chien qui pendillent, et le petit cul de Sarah dans son pantalon.

Sarah demande quand je vais commencer l'école.

– Bientôt, dis-je.

Drôle de réponse. Je sais que la rentrée est demain, mais peut-être que je veux avoir l'air un peu lente d'esprit. Je veux qu'elle soit obligée de chercher des sujets de conversation. La petite diplomate. Avec ses joues pâles et ses lèvres rouges.

On descend la colline et, au loin, je vois une clôture, je lui demande à quelle distance elle est. Elle ne sait pas vraiment.

– Vous n'avez jamais été cambriolés?

– Non, elle m'explique que c'est une petite commune, tout le monde se connaît. Les voleurs ne pourraient aller nulle part, ils se feraient tout de suite prendre, ils savent bien que cela ne sert à rien.

J'entends dans sa voix l'écho de celles des adultes.

Katrina qui la rassurait, le soir, lorsqu'elle avait du mal à s'endormir. J'esquisse un sourire, la scène est mignonne.

Sarah entre dans la forêt en courant et appelle Platon, sa voix résonne entre les arbres, tel un aboiement, c'est le petit chien qui jappe après le gros.

Je la suis, les mains dans les poches, parfois je trébuche sur des trucs, c'est stupide de marcher comme ça, parce que si je tombe, je n'aurai pas le temps de sortir les mains de mes poches et je vais m'égratigner le visage. Je laisse quand même les mains dans mes poches.

J'ai dit à Katrina que Sarah était comme une copine, c'est peut-être vrai. Je pense à mes copines de là-bas, chez moi, j'essaie de me les imaginer dans cette forêt, appelant le chien. Elles ne me manquent pas. Cela donne peut-être l'impression que je les méprise, c'est le cas d'ailleurs, mais c'est un mépris affectueux, qui a quelque chose d'agréable. Dont je ne voudrais pas être privée.

– On doit se sentir isolé, ici, dis-je.

Sarah réfléchit et répond «oui, parfois». Mais elle rentre de l'école vers cinq heures et elle a des devoirs à faire tous les jours, ensuite elle tchatte avec ses copines et puis la journée est presque passée, elle a tout juste la force d'enfiler une tenue «négligée», éventuellement de faire un tour avec Platon ou de regarder un peu la télé.

Elle parle de ses émissions préférées, il me semble qu'elle ne cite que les séries les plus courantes, celles qui passent dans le monde entier, et j'ai le sentiment qu'il y en a qu'elle aime mieux, mais dont elle ne mentionne pas le nom, car elle croit que je n'en ai jamais entendu parler.

Elle me regarde de côté, tout agitée, attendant que je me prononce à propos des séries, parce que sur les trois qu'elle a énumérées, je devrais au moins en aimer une.

Mais je ne dis rien, puis je lui demande ce qu'elle aime comme vêtements négligés. Elle bredouille un truc sur les habits «de tous les jours», je hoche la tête «Ah oui, je vois, mais tu ne peux pas me donner un exemple de vêtements que tu trouves négligés?»

Troublée, elle s'arrête, le vent souffle dans les arbres, le chien déboule et se met à bondir en cercle autour d'elle.

– Un pantalon de jogging, tu vois... un jogging?

Elle fait un geste vers sa hanche et je regarde, comme si je m'attendais à voir le pantalon de jogging, avec son pouce elle tire et relâche un élastique imaginaire.

– Ah oui, un jogging, Nike, Adidas...

– Reebok.

– Reebok?

Je la regarde. Je répète et prononce mal, ça donne «Reebook».

– Oui, exactement! dit-elle.

Puis ça me lasse. Je ramasse une petite branche et la lance à Platon, mais il reste immobile à me regarder, haletant.

Je marche à travers la forêt. Derrière moi, Sarah raconte qu'elle joue au volley deux fois par semaine, parce que sa mère la tanne pour qu'elle ait une activité en dehors de l'école. L'année dernière elle faisait du théâtre. Ils avaient monté *Macbeth* façon film d'horreur, avec une vraie tronçonneuse. Mais ils n'avaient pas eu le droit de la mettre en marche.

Elle attend que je dise quelque chose. Ou peut-être seulement que je rie un peu. Mais je ne peux pas. Il fait noir comme dans un four, ici, on entend le halètement du chien de tous les côtés et on dirait que la forêt regorge de chiens essoufflés, des chiens noirs et des chiens blancs, des petits chiens, des gros, des chiens aveugles et des chiens méchants en train de chasser.

Tout à coup je me sens d'un ridicule, avec mon pantalon, mon blouson et mes cheveux. Je me sens ridicule de garder les mains dans les poches et de faire semblant que ça m'est égal de ne pas pouvoir me rattraper si je tombe, de me casser les dents et de m'écraser le nez, et qu'il y ait du sang partout. Ridicule de mettre la pression à cette pauvre fille, quel âge elle peut avoir, dix, onze ans. Elle est maigre comme un fil, mais sa mère a l'œil sur ce qu'elle avale et lui fait faire du volley deux fois par semaine, le volley, c'est bon pour la santé, j'ai vu ça quelque part, il y avait une liste des meilleurs sports pour garder la forme, c'était dans un magazine que j'ai lu un jour chez Nina, là-bas, dans la cuisine, en attendant qu'elle ait fini de se préparer et sorte de la salle de bains, qu'on puisse enfin partir, et j'essayais de faire une bulle avec mon chewing-gum, mais il était trop petit.

Et mon accent ridicule. C'est bizarre. Dans ma tête, je n'ai pas du tout d'accent. Ni quand j'écris d'ailleurs. Enfin, pas un accent très prononcé en tout cas. Mais dès que j'ouvre la bouche pour parler, je suis quelqu'un d'autre. Quelqu'un de plus mou et de plus long à la détente. Quelqu'un qui n'a pas d'humour. Bref, la tache parfaite.

Je commence à courir. Je tape dans mes mains pour que le chien me suive, mais je ne crois pas qu'il le fasse. J'ai peut-être envie de me sentir un peu puérile. De ressembler davantage à Sarah. Peut-être que je cours dans la forêt pour voir si je vais trouver la petite fille. Si elle m'attend derrière un arbre ou si elle est cachée derrière un rocher.

Mais pas de petite fille, nulle part, ni de chien derrière moi, et puis soudain, c'est comme un trou qui s'ouvre dans le toit, laissant passer la lumière, ciel gris sale, là-haut, et circulation dense en contrebas.

La forêt s'arrête là, mon regard plonge sur une autoroute hurlante qui débouche de la montagne, aucune clôture à l'horizon. Forêts et collines à perte de vue. Et des gros camions qui disparaissent dans le lointain.

Sarah me rejoint, je lui dis qu'il y a une belle vue.

– Oui, n'est-ce pas.

La petite diplomate.

Le soleil perce et nous nous assoyons par terre. Le chien est impatient. De temps en temps, Sarah lui parle tout doucement.

– Elle est où, ta mère? demande-t-elle au bout d'un moment.

– Tu n'es pas au courant?

– Non.

Je la regarde.

– Pas que je sache, ajoute-t-elle.

Elle ment. Bien sûr qu'elle sait. Elle veut seulement que je parle. Elle veut voir la tête que je fais quand je raconte ça.

– Je ne sais pas. Je crois qu'elle est enfermée chez les fous.

– Elle est malade?

– Je crois.

Quelle bonne humeur dans ma voix. Et j'ajoute :

– J'espère que ce n'est pas héréditaire.

Sarah sourit gentiment. Le soleil éclaire son visage.

J'ai mauvaise conscience. Je regrette un peu. Comme si j'avais menti à Sarah.

Mais je ne sais pas si je lui ai menti. Moi, c'est une fille de la classe qui me l'avait dit. Et puis une autre avait confirmé. La première l'avait appris par son père, la deuxième par quelqu'un d'autre. Donc c'était prouvé, c'est comme au tribunal, elles avaient ajouté : « Un seul

témoin, ça n'a pas de valeur, mais si deux personnes affirment la même chose, c'est une preuve.»

Quand j'ai demandé à papa, il a souri et dit que ça ne «prouvait» rien du tout. Cent témoins pouvaient très bien dire la même chose et tous se tromper.

Plus les gens sont nombreux à croire à un mensonge, plus il prend d'ampleur et de poids. C'est pourquoi il est important de le dévoiler le plus tôt possible. Sinon il peut tout envahir. Dans le pire des cas, il s'empare de villes et de pays entiers. De millions de gens.

J'avais bien écouté. Je voulais me souvenir de tout. Il faut faire attention aux détails, surtout quand on est une contre deux.

Le lendemain, je leur ai répété tout ce que papa avait dit. Quand j'ai eu fini, les filles se sont regardées.

– T'as compris quelque chose? a demandé l'une d'elles.

– Non. Et toi?

Elles ont rigolé.

– Elle devrait être chez les fous, elle aussi, a ajouté la première.

– Dans la même cellule que sa mère.

Elles me regardaient. Attendaient que je réagisse. Que je me mette à pleurer de préférence, encore qu'elles auraient sans doute bien aimé aussi que je commence à frapper, car vu qu'elles étaient à deux contre une, elles auraient gagné et après elles seraient allées dire à la prof que c'était moi qui les avais provoquées, et à deux contre une, je pouvais bien raconter ce que je voulais, on ne m'aurait pas crue.

Mais je n'ai pas bronché. Papa disait souvent qu'il faut avoir l'air imperturbable. Si on montre la moindre petite faille, disait-il, on n'a plus jamais la paix. Les gens appuieront constamment là où ça fait mal. Alors je me suis contentée de les fixer du regard.

Quelques jours plus tard, je me suis aperçue que je n'avais pas demandé à papa si c'était vrai, l'histoire avec la maison de fous. Donc je lui ai posé la question.

Il a répondu comme à son habitude. Il ne savait pas. Maman n'avait pas vraiment eu la force d'être mère. Elle n'avait pas réussi à s'y faire. Il fallait toujours qu'elle parte quelque part. Toujours qu'elle ait de nouveaux projets. S'installer dans différents pays, ouvrir des boutiques ou des restaurants. Elle n'arrivait pas à vivre en étant liée.

Or être parent, c'est un métier à plein temps, a dit papa, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Elle ne pouvait pas. Alors à la fin, il lui a demandé de partir. Et elle n'a pas hésité. D'après papa, elle était soulagée.

Il a ajouté que je n'y étais pour rien. Ce n'était pas de ma faute. Elle m'aimait plus que tout au monde. Mais depuis ce moment-là, il n'avait eu aucune nouvelle d'elle. Pas un coup de fil, pas une carte postale.

Quand j'étais petite, c'était dur. Maintenant ça va mieux.

Je la comprends. On peut avoir une vie agréable, s'entendre avec les gens. Et ne pas pouvoir les supporter, malgré tout. Être obligé de partir.

Je ne sais pas. Ça fait du bien d'aimer quelqu'un. Les rares fois où cela arrive. Mais il se peut qu'on ne soit pas prêt malgré tout. Qu'on ne parvienne pas à s'ouvrir aux autres même si on le désire. Alors c'est comme cela. Il faut l'accepter.

C'était peut-être son cas. Elle aimait être avec nous, mais elle n'était pas prête. Quelque chose en elle refusait de s'ouvrir. Ou ne pouvait pas.

On se ressemble peut-être sur ce point. C'est donc bien héréditaire, pour le coup.

Le dîner.

Des bougies partout. Un grand saladier sur la table. Rempli de crevettes. Sarah et moi mettons le couvert. Sarah chante. Elle me regarde et sourit, elle croit peut-être que je reconnais la mélodie, mais je ne l'ai jamais entendue. Papa et Katrina discutent à voix basse dans la cuisine, elle imite quelqu'un et Sarah demande de quoi ils parlent. Katrina dit que c'est une conversation entre adultes, et Sarah rigole en répétant sans arrêt : « Quoi donc ? Quoi donc ? » Puis elle joue à faire le chien, court en cercle autour d'eux, les renifle tout en disant « quoi donc ? » et ça les fait rire. Je crois qu'ils riraient encore plus si je n'étais pas là. J'ai l'impression qu'ils me regardent du coin de l'œil puis baissent la voix et redeviennent sérieux. Je ne comprends pas pourquoi. Ils peuvent bien jouer au chien autant qu'ils veulent. Tant que je ne suis pas obligée de faire pareil.

À un moment pendant le dîner, Katrina se met à parler dans une autre langue en me regardant. Elle prononce quelques phrases puis tourne les yeux vers papa, il applaudit. J'applaudis moi aussi.

Papa et Katrina boivent du vin rouge dans des grands verres. On dirait de grosses bulles dans leurs mains, avec un léger clapotis au fond.

Katrina demande à papa de réciter un poème dans cette langue. Sarah veut savoir ce que c'est comme poème, Katrina répond que c'en est un qu'il a écrit. Dans le poème de papa, on entend une horloge qui fait tic tac et un ascenseur qui monte et qui descend dans un vieil immeuble, quand papa imite ces bruits Katrina et Sarah échangent des sourires, car dans le flot des mots qu'elles ne comprennent pas, les bruits sont une chose qu'elles reconnaissent. À la fin elles applaudissent,

Sarah demande si le poème est écrit quelque part, papa explique qu'il peut l'imprimer à condition qu'il parvienne à transférer le document de son ancien ordinateur vers le nouveau, et il s'étend là-dessus un moment avant de remarquer que Sarah n'écoute plus et que Katrina a discrètement recommencé à manger sa salade, alors d'une voix monotone et mécanique, il se met à débiter une flopée d'expressions techniques, tournant en dérision son propre radotage, Sarah et Katrina rient, et je ris moi aussi.

J'amorce un commentaire, disant qu'on se croirait à la télé, dans une publicité pour la famille de l'époque moderne, avec des enfants de diverses origines, au début c'est amusant, ils rient, les couverts tintent, et moi je me sens détendue, il y a suffisamment de bruits derrière lesquels je peux me cacher. Mais bientôt le silence tombe autour de la table, tous attendent que je termine. J'essaie de trouver rapidement une chute à cette histoire de publicité. Le résultat n'est pas spécialement drôle. Même pas compréhensible. Katrina sourit, dit quelque chose de poli, et Sarah se met à fredonner, des airs de publicités probablement. Mais ils sont tous gênés pour moi.

Puis dans une espèce de brouillard, je mange ma salade et bois mon eau. Quand je redescends sur terre, ils sont en train de discuter poésie. Papa parle de quelqu'un dans l'ancien pays et, à l'entendre, les noms de l'époque refusent de lui revenir à la bouche, car il postillonne, et nous l'écoutons les yeux fixés sur les petites bulles blanches qui atterrissent sur son menton. Katrina se penche vers lui, elle essuie les postillons en esquissant un sourire. Diplomate, elle aussi.

Ensuite c'est son tour de réciter quelques poèmes en anglais, elle a un regard absent, je me demande si c'est

sincère ou si c'est une expression que l'on se donne quand on récite des poèmes. Papa n'avait pas les yeux dans le vague quand il a récité ses poèmes, il semblait nous implorer du regard, désespérément.

La tête dans les mains, Sarah a l'air de s'ennuyer ferme. Quand nos regards se croisent, elle est contente.

J'observe un tableau accroché dans l'entrée, derrière Katrina. Il représente un vieux bonhomme vêtu d'un costume, il a des petites lunettes et une mine lasse.

Je demande à Katrina qui c'est. C'est son grand-père paternel, William. Elle l'aimait beaucoup, il a vécu jusqu'à plus de cent ans. Jusqu'à quel âge exactement, je demande, et elle répond cent quatre ans.

Elle commence à parler de lui, il était en pleine forme et il a joué au tennis jusqu'à sa mort, je hoche la tête en souriant, puis il me revient un souvenir de quand j'étais petite, nous avons traversé un cimetière, j'avais lu sur une stèle les dates de naissance et de décès d'une personne et calculé son âge. Elle était morte à quatre-vingts ans et quelques, et là j'avais compris que papa m'avait menti, parce que, quand j'avais peur que l'un de nous deux meure, il me disait toujours que c'était comme ça, tout le monde allait mourir tôt ou tard, même les oiseaux dans les arbres et les poissons dans les océans, mais il me rassurait en affirmant que ce serait dans longtemps. Dans combien de temps? Quand nous aurons cent ans, disait-il.

Il avait dû lancer cela parce que je ne savais pas ce que le nombre cent représentait, je savais seulement que c'était presque infini. Cela revenait peut-être à dire à la fois que nous allions mourir et que nous étions immortels.

Devant la stèle au cimetière, ma main dans celle de papa, j'ai compris qu'il avait menti. À cet instant, j'ai